Via Injabulo

Via Katlehong
Marco da Silva Ferreira
Amala Dianor

REVUE DE PRESSE

© Franck Couvreur

Libération

PAYS :France
PAGE(S) :2;3;4
SURFACE :161 %
PERIODICITE :Quotidien

RUBRIQUE :Avignon
DIFFUSION :101616
JOURNALISTE :Patricia Huon

► 7 juillet 2022 - N°12766 - Avignon

AVIGNON

En Afrique du Sud, Via Katlehong à corps joie

Avec la compagnie sud-africaine, Marco da Silva Ferreira et Amala Dianor ont dessiné deux volets de «Via Injabulo», rencontre pleine d'espoir d'une jeunesse post-apartheid.

Par
PATRICIA HUON
Correspondante à Johannesburg
Photos **LINDOKUHLE SOBEKWA. MAGNUM PHOTOS**

Des pieds frappent la scène, en rythme, dans un tourbillon effréné. Le mouvement d'un autre corps se fait plus planant, presque doux. *«Allez, on reprend»*, interrompt Amala Dianor. Le mois dernier, le chorégraphe était à Johannesburg pour préparer une nouvelle création, avec la compagnie de danse sud-africaine Via Katlehong, qui porte haut le flambeau de

PAYS :France
PAGE(S) :2;3;4
SURFACE :161 %
PERIODICITE :Quotidien
RUBRIQUE :Avignon
DIFFUSION :101616
JOURNALISTE :Patricia Huon
► 7 juillet 2022 - N°12766 - Avignon

la «pantsula», danse populaire ultra virtuose des townships. En préparation de sa tournée européenne cet été, celle-ci a mis en place une collaboration avec deux grands noms de la danse contemporaine issus des «street-dances» : l'étoile montante de la nouvelle scène portugaise Marco da Silva Ferreira, et le Franco-Sénégalais Amala Dianor. Avec huit danseurs et danseuses sud-africains, ils ont dessiné les deux volets de *Via Injabulo* – «joie» en zoulou. Avec eux, Marco Da Silva Ferreira a élaboré *Førm In�ms,* qui transpose sur la scène ce que des corps désarticulés traînent de souffrance du passé, alors que l'énergie des jeunes danseurs les porte et les fait vivre. De son côté, Amala Dianor explore l'âme et les codes des rues d'Afrique du Sud à travers le patrimoine des danses populaires, dans *Emaphakathini,* ce qui signifie «entre-deux» en zoulou.

Via Katlehong a été créée en 1992, dans le township de Katlehong, un quartier déshérité, au sud-est de Johannesburg, dont la compagnie tire son nom. L'apartheid vient alors d'être aboli, l'Afrique du Sud prépare sa transition et les premières élections multiraciales. *«C'était une période difficile, l'ancien gouvernement attisait les tensions entre les communautés, entre ceux qui soutenaient le Congrès national africain de Nelson Mandela, et ceux qui soutenaient le Parti Inkatha de la liberté. Les jeunes étaient très affectés par cette violence,* raconte Buru Mohlabane, 39 ans, codirecteur de Via Katlehong. *A l'époque, je me souviens avoir régulièrement vu des corps, au bord de la route, sur le chemin de l'école.»*

JEU DE JAMBES PRÉCIS

A la criminalité, à l'ennui, au manque de perspectives, à la drogue, des jeunes décident de substituer la danse, et de partager leur passion. *«Tout ce que nous avons vécu a laissé un traumatisme, et nous n'avions pas accès à des psychologues,* dit Buru. *La danse a été pour moi une manière de faire sortir les énergies négatives, d'oublier mes problèmes, de retrouver l'espoir.»* Dans un centre communautaire, ils apprennent les bases des danses traditionnelles, et de la pantsula, une danse urbaine qui, comme le hip-hop américain, trouve ses origines dans les rues des ghettos noirs. La culture qui la caractérise est née dans les années 50, à Sophiatown, un quartier bohème, rebelle et multiracial de Johannesburg, rasé ensuite par le régime raciste pour faire de la place à des résidences réservées aux blancs.

Les adeptes de la pantsula (un mot zoulou qui signifie «se dandiner comme un canard») défient leur condition matérielle par leur audace vestimentaire : gants blancs, pantalons à pinces et sapes griffées. Avec leur jeu de jambes précis et extrêmement rapide, et leurs postures qui se rapprochent parfois du mime, les danseurs prennent la rue comme scène improvisée.

Le martellement des pieds caractéristique s'inspire de celui du «gumboot», une autre danse qui se pratique généralement avec des bottes en caoutchouc, qui deviennent un instrument du rythme de percussion. Celle-ci trouve ses origines dans les mines sud-africaines. Sous l'apartheid, les mineurs noirs ont élaboré ce mode de communication non-verbal, par lequel ils exprimaient tant la joie, que la tristesse ou, souvent, la frustration… Elle a pris par la suite un aspect revendicatif et est devenue un outil de protestation. *«La danse est un langage universel. Cela permet de soulager le cœur,* dit Thato Qofela, 34 ans, petit brillant dans chaque oreille, dent en or et veste de training bleue. *J'ai commencé à danser dans la cour de la maison. J'avais 8 ou 9 ans, j'imitais mon frère. Et j'ai réalisé que cela me rendait heureux.»*

INFLUENCES

Depuis son apparition, la pantsula a évolué, modelée pour refléter les préoccupations de ceux qui la pratiquent. Hybride des multiples influences artisti- Suite page IV

Libération

PAYS : France
PAGE(S) :2;3;4
SURFACE :161 %
PERIODICITE : Quotidien

RUBRIQUE : Avignon
DIFFUSION :101616
JOURNALISTE : Patricia Huon

► **7 juillet 2022 - N°12766 - Avignon**

La compagnie Via Katlehong répète avant sa tournée européenne, à Germiston le 26 avril.

Libération

PAYS :France
PAGE(S) :2;3;4
SURFACE :161 %
PERIODICITE :Quotidien

RUBRIQUE :Avignon
DIFFUSION :101616
JOURNALISTE :Patricia Huon

► 7 juillet 2022 - N°12766 - Avignon

Suite de la page III ques qui ont traversé l'Afrique du Sud, elle intègre tant les danses traditionnelles tswana, zulu ou sotho, que des gestes saccadés, voire acrobatiques, inspirés du breakdance. Fini les costumes chics, les chaussures cirées, les chapeaux à larges bords. Les danseurs portent désormais des salopettes et des baskets Converse, un bob coloré vissé sur la tête. Pour les faire vibrer et virevolter, la musique marabi, mélange de jazz et de rythmes afro, a cédé la place à la house et au kwaito. Elle est devenue un mode de vie et prend, pour certains, une dimension plus politique, engagée, une forme de contre-culture, un art populaire, qui s'impose comme une résistance. Dans des ruelles défoncées, sur un terrain vague, ou au milieu d'un carrefour, ces danseurs au look caractéristique, qui sifflent et frappent des pieds et des mains, captent l'attention des passants et des automobilistes.

PARCOURS ATYPIQUE

La pantsula reste longtemps perçue comme une danse de voyou, de «bad boys» qui, pour séduire les filles, s'affrontent dans des compétitions de rue, où le style et la popularité comptent autant que les mouvements. Il faudra du temps pour que cette forme d'expression, snobée par les professionnels, gagne ses lauriers d'art de la scène, tandis que les vidéos sur YouTube ou TikTok contribuent à sa visibilité.

«Lors des premières sélections auxquelles nous avons été invités, cela commençait toujours par une annonce: "Les danseurs professionnels, mettez-vous de ce côté, les danseurs de pantsula, de l'autre." Depuis, les choses ont changé, mais il y a toujours un énorme manque de moyens, dit Thato, qui se souvient de répétitions annulées juste parce qu'il manquait à certains l'argent du transport. *Beaucoup de groupes ont disparu à cause de ça.»*

Autodidacte issu du hip-hop, Amala Dianor, peut s'identifier. En 2000, à 24 ans, il intègre le Centre national de danse contemporaine d'Angers, qu'il a été le premier artiste de street dance à fréquenter. Il y a été initié à différents genres, dont la danse contemporaine et le ballet néoclassique, qu'il intègre désormais dans ses créations.

Riche d'un parcours atypique, il veut *«encourager les différences»* et dit aimer *«décoder les styles»*, se jouer des barrières arbitraires. *«J'ai envie de partager l'expérience que j'ai acquise avec cette jeunesse»*, dit-il. Mais plutôt que de considérer les danseurs comme des instruments qui suivraient ses instructions pour construire une partition qu'il aurait lui-même imaginée, son approche laisse une place aux individualités dans l'espace scénique, tout en accordant les corps les uns aux autres. *«Je voudrais qu'ils s'expriment sans se concentrer sur le public, qu'ils fassent d'abord ressortir ce qu'ils ressentent. Mais ce n'est pas facile de sortir des codes auxquels ils sont habitués. C'est notamment là-dessus que nous travaillons»*, dit-il.

Le spectacle devient une introspection, les personnalités peuvent se révéler. Avec les directeurs de Via Katlehong et les danseurs, Amala Dianor découvre Johannesburg, et le township dont ils sont originaires, à la recherche des images et des sensations qui feront la matière première de sa chorégraphie. Il s'inspire de leurs histoires et les relie à celle de leur pays. Lors de ses pérégrinations, il remarque les divisions raciales et économiques qui persistent et *«l'obsession de la sécurité, les barrières électriques et les murs présents partout»*. Mais ce n'est pas ça qu'il a envie de montrer. *«Il y a une énergie, une envie de faire la fête, de se rassembler, d'échanger, c'est une des premières choses qui m'a frappé,* dit-il. *C'est très spontané et c'est omniprésent.»* Une forme de thérapie pour une société traumatisée, dont les blessures restent profondes.

VIE QUOTIDIENNE

Sur scène, les danseurs sont dans un club, ou peut-être juste dans la rue, un DJ joue, une glacière est posée par terre. L'atmosphère colle à l'esprit de la pantsula, qui reprend des gestes de la vie quotidienne, tels que celui des joueurs de dés ou les signes de la main pour héler un taxi, et les transforme en une chorégraphie à la fois théâtralisée et réaliste. Parmi les huit danseurs, plusieurs ont été auditionnés et recrutés en dehors de la compagnie Via Katlehong et associés à cette création, afin de mieux mêler les talents individuels.

«Je cherche des concepts intéressants, de nouvelles perspectives. Et je suis très curieuse de voir comment le public européen va accueillir cette représentation, dit Julia Zenzie Burnham, 31 ans, qui a débuté par le ballet, puis la danse moderne, avant de travailler avec le chorégraphe sud-africain Gregory Maqoma. *Pour moi, l'entre-deux consiste à tracer un trait d'union entre la vie que nous menons, et notre passé, nos racines, d'où nous venons.»*

Avec la pandémie de Covid-19, les danseurs de Via Katlehong n'ont pas donné de représentation publique depuis 2019. Une période difficile pour beaucoup d'entre eux. *«L'industrie du spectacle a beaucoup souffert. Toutes nos tournées et spectacles ont été annulés,* dit Buru Mohlabane. *Des danseurs n'ont rien gagné pendant deux ans. Et nous n'avons reçu aucune aide du gouvernement. Ce retour sur scène est une vraie joie pour nous.» Via Injabulo* est une rencontre pleine d'espoir et d'énergie. C'est aussi l'expression d'une jeunesse post-apartheid, à

Libération

PAYS :France
PAGE(S) :2;3;4
SURFACE :161 %
PERIODICITE :Quotidien

RUBRIQUE :Avignon
DIFFUSION :101616
JOURNALISTE :Patricia Huon

► 7 juillet 2022 - N°12766 - Avignon

la fois exaltée, vibrante, en colère, qui n'hésite plus à libérer les mémoires douloureuses et à rêver d'un meilleur avenir. ◆

VIA INJABULO
ch. MARCO DA SILVA FERREIRA
avec VIA KATLEHONG
Du 10 au 17 juillet
au Festival in à Avignon.

Fini les costumes chics, les chaussures cirées, les chapeaux à larges bords. Les danseurs portent désormais des salopettes, des baskets et un bob coloré.

Via Katlehong a été créée en 1992, dans le township de Katlehong, un quartier déshérité au sud-est de Johannesburg. PHOTO LINDOKUHLE SOBEKWA. MAGNUM PHOTOS

Libération

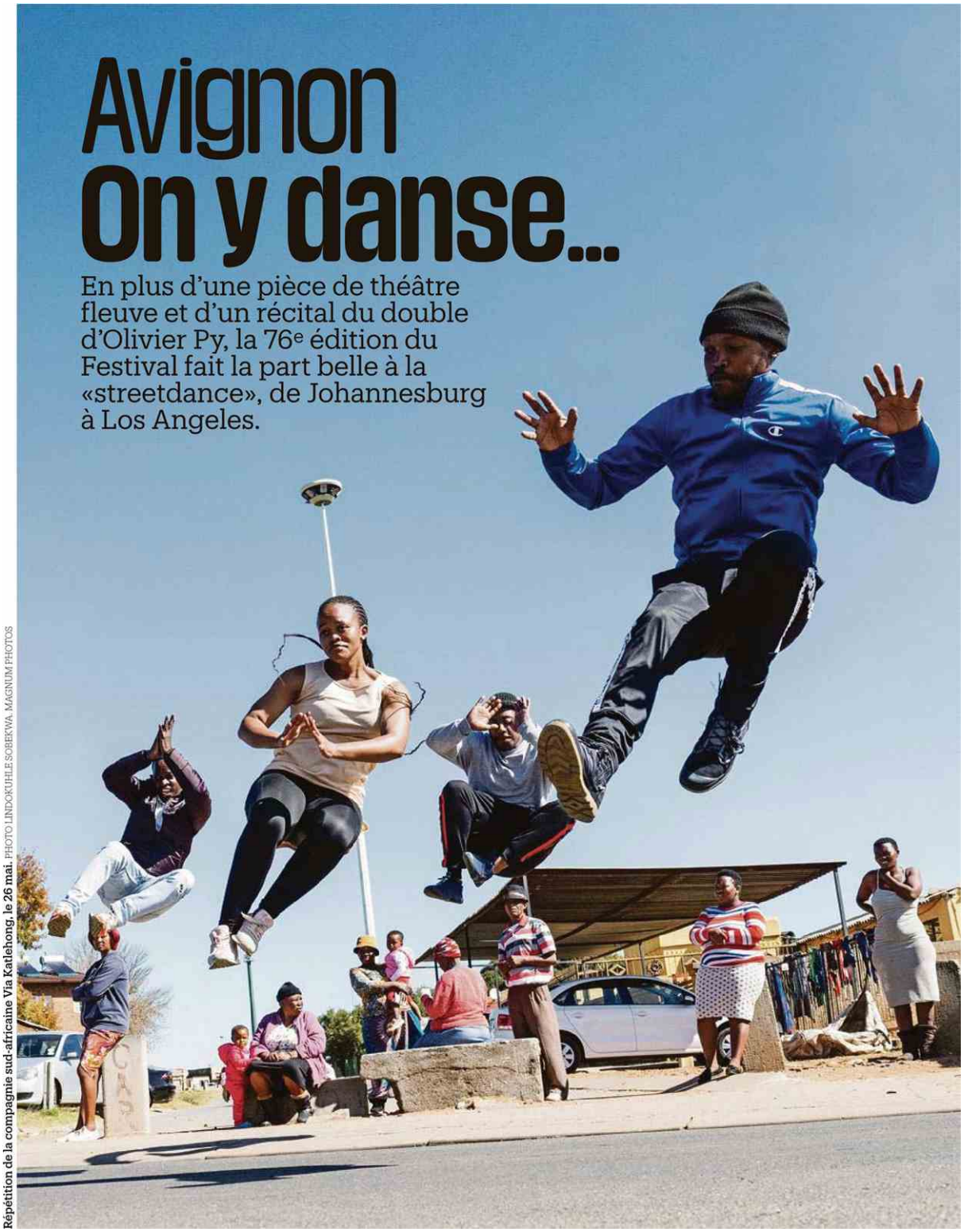
PAYS : France
PAGE(S) :1
SURFACE :82 %
PERIODICITE : Quotidien

RUBRIQUE : Premiere page
DIFFUSION :101616

► **7 juillet 2022 - N°12766 - Avignon**

Avignon On y danse...

En plus d'une pièce de théâtre fleuve et d'un récital du double d'Olivier Py, la 76e édition du Festival fait la part belle à la «streetdance», de Johannesburg à Los Angeles.



Répétition de la compagnie sud-africaine Via Katlehong, le 26 mai. PHOTO LINDOKUHLE SOBEKWA. MAGNUM PHOTOS

La Provence

PAYS : France
SURFACE :24 %
PERIODICITE : Quotidien

RUBRIQUE : Culture
DIFFUSION :117057

► **12 juillet 2022**

ON A VU À AVIGNON

"Via Injabulo", danser c'est vivre

"Tu connais l'Afrique du Sud ? Nous, c'est l'autre" rigole, face aux spectateurs, un des danseurs de la compagnie Via Katlehong fondée en 1992 par Buru Mohlabane et Steveen Faieni, située dans un des *township* de Johannesburg. *"Et la pantsula"* ? Eh bien de cette danse de rue et culture contestataires nées sous l'apartheid et dans lesquelles ces jeunes sont passés maîtres, nous en saurons un peu plus après le partage enchanté de leur spectacle. Car ces huit filles et garçons courent l'Europe avec deux pièces virtuoses créées sous la direction de deux grands chorégraphes issus eux-mêmes des street-dances, le Portugais Marco da Silva Ferreira et le Franco-Sénégalais Amala Dianor. *Via in jabulo* signifie joie en zoulou, langue parlée en Afrique du Sud. Où trouver la joie quand la criminalité, le manque de perspectives, la drogue sont la loi ? Dans la danse et le partage de cette danse. Même si la souffrance dans le pays post-apartheid est toujours présente. Les blessures sont passées dans le corps, elles ont sculpté la gestuelle et déchiré les mouvements. Ainsi que le montre la première pièce *Form Informs* signée par Silva Ferreira : frétillements "joués" des fesses et des épaules, déhanchements, tricotage insensé de jambes contrariées, mains aux doigts ouverts de gecko, souffles, chutes aussitôt annulées, tourbillons effrénés... Huit danseurs habillés n'importe comment, en liberté apparente mais en parfaite cohésion dans une extrême tension, soufflent, montrent leurs muscles, se cassent, accélèrent, jusqu'à défaire la douleur. Tous debout malgré la faille qui s'ouvre en fin de partie et déchire le plateau.

Jogging blanc ou noir impec, baskets Converse et quelques bobs rouge : c'est l'uniforme assumé des danseurs qui ont conquis la rue. Les voilà improviser et installer une fête : glacières colorées pour la soif, table de mixage et DJ pour la musique en diable, jazz, afro, house ou autres, et passons aux choses sérieuses : s'amuser, danser, vivre. Atmosphère de folie, rires affichés (ils se fichent peut-être de nous), danse très sexuelle mais qui dépasse le genre, danse moqueuse de ceux qui n'ont plus rien à perdre mais tout à gagner : joie, liberté qui ne sépare pas le genre humain en deux, filles-garçons, peuple contre peuple, fragilité contre puissance... Impossible de suivre la rapidité des pieds dans cette course à la vie et cette fureur.

Si c'est ça l'esprit pantsula, on aime furieusement (mais on se sent un peu pingouin)!

"Via Injabulo", ce soir et les 14, 15, 16 et 17 juillet à 22 h, Cour minérale de l'université d'Avignon, 04 90 14 14 14 ■

0SYugrFp9IqmtI2PqY0VFnlMGtJpYVLqPW-uquz7BFv8EGZbYTJSBngaZpxV2VS0-MjQx

Vaucluse matin le dauphiné ÉDITION PROVENÇALE

PAYS : France
PAGE(S) :7
SURFACE :13 %
PERIODICITE : Quotidien

RUBRIQUE : Festival d'avignon
DIFFUSION :(9135)
JOURNALISTE : Sophie Bauret

► **12 juillet 2022 - Edition Édition provençale**

Cliquez ici pour voir la page source de l'article

L'énergie de la black street dance

Sophie BAURET

C'est dans la très belle cour minérale de l'Université d'Avignon, que la compagnie sud-africaine Via Katlehong s'est installée avec le spectacle *Via Injabulo* .

Au programme deux pièces *Form Informs* du chorégraphe portugais Marco Da Silva Ferreira et *Emaphakathini* , du chorégraphe franco-sénégalais Amala Dianor. La première partie inscrit au blanc de la scène une phrase chorégraphique répétée, amplifiée par un groupe qui se forme, se délite et se reforme, se galvanise… et déjà l'énergie nous bouscule. Le trait est particulièrement bien dessiné. On se laisse embarquer quand soudain la plus jeune des danseurs mord dans le ruban collant pour séparer les deux tapis de danse révélant en un V, le noir sous-jacent.

C'est là que s'exprime un temps la virtuosité des pieds, on retrouve ici les traceurs des "hoofers", des "black steppers", qui ont tant enrichi le langage de Fred Astaire, Gene Kelly et les autres… Puis place au mouvement d'Amala Dianor, l'énergie déjà présente déborde de la scène, s'engage dans les gradins, glacière à la main, prenant à partie le public, et déjà c'est gagné !

L'énergie, la jouissance, ces corps qui dansent sans limite, chorégraphiés certes, mais qui restent si naturels… Entre plaisir et désir, le public a crié sa joie sur le beat !

Via Injabulo de Marco Da Silva Ferreira et Amala Dianor, à la cour minérale de l'université. Entrée : 74, rue Louis-Pasteur. À 22 heures. Jusqu'au 17 juillet. Relâche le 13 juillet. Durée : 1 h. Résa : 04. 90. 14. 14. 14.

Via Injabulo, le plein de plaisir dans la cour minérale de l'université d'Avignon. Photo Christophe RAYNAUD DE LAGE

■

0Ws6E-UrNg3CmBjVHtuf4cb6flXCScCcApTsDnhW89Q9IcyYncREDXkE9_VjgguJya_5C9V1RqKq4_wFWytVPv5xQmuAkAsFSZs75WHD8q3MOTNh

LA CROIX

PAYS :France
PAGE(S) :15
SURFACE :23 %
PERIODICITE :Quotidien

RUBRIQUE :Culture
DIFFUSION :94673
JOURNALISTE :Marie-Valentine C…

► 13 juillet 2022 - N°42365

CULTURE

Le rythme viscéral de Via Katlehong Dance

festival d'Avignon

La compagnie sud-africaine électrise le Festival d'Avignon, avec les deux créations hautes en couleur des chorégraphes Marco da Silva Ferreira et Amala Dianor.

Via Injabulo
Cour minérale de l'université

Avignon (Vaucluse)
De notre envoyée spéciale

La danse est parfois capable de fourbir de puissantes armes contre la misère et l'oppression. Durant l'Apartheid a ainsi surgi au cœur du township de Via Katlehong, à Johannesburg, le mouvement contestataire pantsula, symbolisé par une danse virtuose au jeu de jambes ultrarapide. Une culture vive que la compagnie Via Katlehong Dance ne cesse, depuis sa création en 1992, de faire voyager à travers le monde et les univers chorégraphiques.

Pour *Via Injabulo,* qui a littéralement embrasé la cour minérale de l'université le soir de la première, le 10 juillet, la compagnie a fait appel à deux artistes européens : le Portugais Marco da Silva Ferreira et le Français Amala Dianor. Leurs deux pièces respectives composent un programme lumineux porté par huit jeunes interprètes, femmes et hommes, tous éblouissants.

La première s'ouvre par l'incroyable performance d'une danseuse qui semble se gonfler, puis se dégonfler telle une baudruche dans un spectaculaire va-et-vient engageant chaque partie de son corps. Un mouvement repris et amplifié dans un bain de lumière rose, au son de cuivres vivifiants, par l'ensemble de la troupe : aux vibrations des membres, bras et jambes lancés dans une même fièvre, répond un battement sourd dans les torses. La chorégraphie, métissage explosif de plusieurs vocabulaires, du hip-hop à la pantsula, nourrit une puissance à déplacer des montagnes.

Pour le second opus, Amala Dianor s'est inspiré de la jeunesse du township. Les danseurs ont troqué leurs costumes pour des tenues de ville et courent dans les gradins, glacière à la main, accessoire indispensable aux réunions familiales et amicales de Via Katlehong. Une table de DJ et quelques lampions, une fête s'improvise sur scène.

En groupe, au gré de duos et trios qui se nouent et se défont au rythme de la musique électronique, les danseurs impressionnent par leurs prouesses et leur générosité mâtinée d'humour. Avec, en partage, la hardiesse d'une danse qui contient tous les cris et tous les espoirs.

Marie-Valentine Chaudon

Jusqu'au 17 juillet à Avignon puis le 24 septembre à Tremblay-en-France, le 27 à Dijon, le 1er octobre à Noisy-le-Grand, du 6 au 9 octobre au théâtre de Chaillot à Paris, le 12 octobre à Albi, le 15 octobre à Toulouse, du 18 au 21 octobre à la Maison de la danse de Lyon, etc.

Au gré de duos et trios qui se nouent et se défont, les danseurs impressionnent par leurs prouesses et leur générosité mâtinée d'humour.

Image non disponible.
Restriction de l'éditeur

Les corps en ébullition ont dansé sur les pulsations de la musique électronique.
Christophe Raynaud de Lage/ Festival d'Avignon

LesEchos.fr

URL :http://www.LesEchos.fr/
PAYS :France
TYPE :Web Grand Public

▶ 11 juillet 2022 - 06:03

> Version en ligne

Via Katlehong, des townships à Avignon

lesechos.fr/weekend/spectacles-musique/via-katlehong-des-townships-a-avignon-1775926

July 11, 2022

Par Philippe Noisette

Publié le 11 juil. 2022 à 13:24

Une belle clameur a embrasé la nuit avignonnaise pour saluer les huit interprètes de Via Katlehong venus présenter un diptyque intitulé « Via Jabulo ». Citons-les tous, ils le méritent : Thulisile Binda, Julia Burnhams, Katleho Lekhula, Lungile Mahlangu, Tshepo Mohlabane, Kgadi Motsoane, Thato Qofela et Abel Vilakazi. Pour ce nouvel opus de la compagnie - également mobilisée dans des actions sociales sur ses terres d'Afrique du Sud -, une invitation a été lancée à deux chorégraphes en vue.

Marco da Silva Ferreira ouvre la soirée avec « Form Informs » sur la folle partition de Jonathan Uliel Saldanha. Un choc visuel. Une danseuse semble dégonfler sous nos yeux, son corps malléable à souhait. Peu à peu se met en place une chorégraphie décalée, Silva Ferreira ayant tout spécialement travaillé l'isipantsula, un code gestuel traduit en zoulou par *« bouger les fesses en saillie »*.

A partir de cette figure imagée, sa danse anime le bassin puis provoque le haut de corps. Des vagues gestuelles à la précision retenue. Pour les solistes de Via Katlehong c'est un jeu d'enfants. Ils sont en terrain connu. Mais Marco da Silva Ferreira a également puisé dans son propre vocabulaire, une danse ondulatoire, des ensembles comme des marches de protestation. La fusion, ici, repose sur un dialogue constant.

« Party » avec DJ et loupiottes

La seconde pièce, « Emaphakathini » est signée Amala Dianor, un des chefs de file en France d'un hip-hop contemporain. Il a imaginé une « party » avec DJ et loupiottes suspendues. Le chorégraphe est allé puiser dans un autre versant du patrimoine de Via Katlehong, les danses panstula ou gumboots. On frappe le sol ou ses membres avec une virtuosité à faire rougir les stars du flamenco, on se provoque têtes appuyées l'une sur l'autre, on joue avec le public également. Lequel répond au quart de tour, trop content d'être convié à la fête.

« Emaphakathini » met en avant cet entre-deux, définition même du mot en zoulou. Armés de glacières portatives, les danseurs en sortent des jus de fruit offerts au premier rang puis érigent une montagne provisoire. Amala Dianor a saisi l'énergie très politique de ces moments-là. Même si sa proposition n'a pas la puissance de « Form Informs ». En 75 minutes, Via Katlehong aura mis le festival KO. Ils seront dès l'automne sur les routes de France avec, déjà, une quarantaine de dates. « Via Injabulo » ou la pulsion de vie.

Via Injabulo

FESTIVAL D'AVIGNON

de Via Katlehong

Cour minérale, jusqu'au 17 juillet

https://festival-avignon.com

puis en tournée (6 au 9 octobre Chaillot Paris, 18 au 21 octobre Lyon…)

Philippe Noisette

Comment affronter la montée des incertitudes ?

Inflation, hausse des taux d'intérêt, Ukraine et maintenant incertitude politique, les chocs se multiplient. Pour évoluer dans un environnement de plus en plus complexe, l'expertise de la rédaction des Echos est précieuse. Chaque jour, nos enquêtes, analyses, chroniques et édito accompagnent nos abonnés, les aident à comprendre les changements qui transforment notre monde et les préparent à prendre les meilleures décisions.

Je découvre les offres

Via Injabulo, deux créations de Marco Da Silva Ferreira et Amala Dianor : tremblez gradins

Cour minérale / via katlehong / Amala Dianor / Marco Da Silva Ferreira

La Compagnie sud-africaine Via Katlehong s'est adressé aux chorégraphes Marco Da Silva Fereira et Amala Dianor pour une création faisant appel aux racines de la pantsula, danse sociale et contestataire des *township* d'Afrique du Sud. En y impulsant leurs propres énergies, les deux chorégraphes proposent une soirée puissante et viscérale. Jusque dans les gradins. Pour une fête qui ne se termine pas.

Un plateau blanc et huit danseurs et danseuses entrent en scène, habits dépareillés. Ça commence par des souffles bruyants, un corps qui se gonfle et se dégonfle, se tord et se raidit, se fige et se déconstruit. Puis dans un quinconce parfait, le groupe prend forme. La pantsula jaillit dans les bras, les expressions. L'énergie du bas, de l'ancrage des pieds aux mouvements des bassins, se diffuse dans tous les corps et jusque sur le plateau tremblant. Un défilé de mouvements se construit, en duo (forme originelle de la pantsula) ou en trio, mais les artistes se rejoignent toujours, ne serait-ce que par un regard. *Førm inførms*, première partie de Marco Da Silva Ferreira, est une danse charnelle qui n'a pas de genre. Sur le plateau, ça siffle, parle, crie, encourage. Une danse furieusement vivante, oserait-on dire.

Énergie furieuse et communicative

Et tout se tait, pour laisser les techniciens du festival transformer la scène à vue : la toile blanche laisse place au tapis de sol noir, et une intrigante installation électronique, qui se révélera être une table de mixage suspendue, se construit sous nos yeux. Enfin, le *Emaphakatini* d'Amala Dianor (« l'entre-deux », en zoulou, lieux où chacun tente d'exister) se dévoile sous la forme d'un show endiablé. Les danseurs déboulent sur scène à la manière de superstars. Ils jouent avec et dans le public. Se photographient avec. Tandis que l'un s'installe aux platines, casque sur la tête, une transe linéaire se met en marche sur de l'amapiano, musique dérivée de la house aux sonorités traditionnelles sud-africaines qui

accompagne et entraine cette parade unie. Le style métissé d'Amala Dianor fait de la pantsula la pièce maitresse d'une gestuelle plurielle par laquelle on se laisse porter. Le groupe achèvera par faire musique de leurs cris et de leurs pas. Le public de cette première lui rendra cette force en tapant du pied les gradins, faisant résonner la Cour Minérale des sonorités de la pantsula.

Auteur: Louise Chevillard

Source : https://www.journal-laterrasse.fr/via-injabulo-tremblez-gradins/

76e FESTIVAL D'AVIGNON. « VIA INJABULO », GENEROSITE, ENERGIE ET ENGAGEMENT

76e FESTIVAL D'AVIGNON. VIA INJABULO – COMPAGNIE VIA KATLEHONG avec Marco da Silva Ferreira & Amala Dianor – 10 – 17 juillet à 22h. – Relâche le 13 – Cour minérale de l'Université.

PANTSULA

Enfin, les artistes peuvent voyager et c'est une joie de revoir des Sud -Africains sur les scènes du Festival d'Avignon. Les chorégraphes Marco da Silva Ferreira et Amala Dianor ont su utiliser l'énergie de la compagnie Via Katlehong et ainsi, servir sur un plateau un spectacle composé de deux pièces dont l'un des fils conducteurs est l'énergie unique des danseuses et danseurs de cette compagnie.

Un programme double qui commence par la pièce sans fioriture, comme à la racine, de Marco Da Silva Ferreira.

L'arrivée de la première danseuse au physique d'enfant met sur la voie avec les joues gonflées, le buste en ébullition et un jeu de jambe hors du commun… Avec elle, sept autres danseurs attendent et observent, puis vont reprendre la même phrase et se lancer dans une circulation de part et d'autre du plateau, avec une énergie et une vitesse qui force l'admiration.

Plusieurs images marquent, ces duos fronts contre fronts où le bassin entraine le reste du corps dans un rythme endiablé, ou cette danseuse au blouson blanc, les bras empêchés de bouger, comme dans une camisole de force. Chacun leur tour, les interprètes soutiennent le regard du public, fièrement, parfois de l'insolence se ressent et une forme de défit aussi. Pour preuve, ces masques enfilés du menton aux yeux par deux garçons qui descendent le plateau du lointain vers la face, avec énergie et détermination… Une danseuse prend à pleine dent le scotch du tapis blanc et les autres l'ouvre, formant un V noir en plein milieu de la scène qui se transforme puisque du blanc elle passe au noir et va laisser place à la pièce écrite par Amala Dianor.

Habilement composée, avec un vrai souci de l'espace et du temps, cette seconde proposition est plus empreinte des références de la danse contemporaine que la première qui apparaît, du coup, plus tribale. Elle s'appuie sur le sens de la scène de la compagnie qui n'hésitent pas à faire le show, à sauter dans les gradins, à haranguer la foule qu'ils doivent trouver bien sage… et si plusieurs passages de cette nouvelle création sont issus de matières chorégraphiques des anciennes pièces du chorégraphe c'est égal car le tour de force est de l'avoir passée à la compagnie qui, non seulement excelle dans l'exercice, mais ajoute à la proposition beaucoup de personnalité et de puissance qui passe par une incroyable présence sur scène et nous garderons longtemps en mémoire le visage de cette danseuse à la face, côté jardin, semblant à l'écoute du moindre souffle de la salle pour caller sa danse sur une énergie qu'elle attend avant de commencer…

C'est donc un magnifique spectacle qui nous a été offert. Voilà une compagnie qui marquera cette 76ème édition du Festival par sa générosité et son engagement. Espérons que ce maudit virus lui permettra de revenir et de tourner en France…

Auteur : Emmanuel Serafini

Source : https://inferno-magazine.com/2022/07/11/76e-festival-davignon-via-injabulo-generoste-energie-et-engagement/

Via Injabulo : le pantsula tend les deux mains

En invitant les chorégraphes Marco da Silva Ferreira et Amala Dianor à créer un spectacle avec eux, les danseurs de la compagnie Via Katlehong poursuivent avec bonheur leur mouvement de métissage de leurs cultures sud-africaines, notamment celle du township, le pantsula. Dans la bicéphale *Via Injabulo* présentée au Festival d'Avignon, elles se frottent aux cultures urbaines.

Lorsqu'ils entrent sur la scène de la Cour minérale à Avignon, les huit interprètes de *Via Injabulo* de la compagnie sud-africaine Via Katlehong font comme si c'était la première fois. Ils jaugent la façade de pierre qui doit leur servir de fond de scène, avancent prudemment sur le sol blanc, nu. Il ne leur faut pas longtemps, toutefois, une minute peut-être, pour s'approprier l'espace : quelques-uns s'assoient, d'autres s'appuient sur une épaule amie… Les voilà chez eux. En ouvrant le spectacle par la mise en scène de ce très court temps de latence, le chorégraphe portugais Marco Da Silva Ferreira exprime probablement autant ses propres questions que celles des artistes qu'il dirige dans la première partie du spectacle *Via Injabulo*, intitulée *førm In�ms*. Peut-être est-ce sa manière de formuler ses peurs, ses doutes face à l'invitation de la compagnie, également adressée au chorégraphe français Amala Dianor, à créer un spectacle avec elle.

De même qu'Amala Dianor, Marco Da Silva Ferreira n'avait, avant d'accepter la proposition de Via Katlehong, aucune connaissance de l'Afrique du Sud, ni de ses danses. Il n'était pas non plus proche de communautés sud-africaines au Portugal. « *Je me suis a priori senti sans ressource pour construire un récit suffisamment évocateur de ce qui nous réunissait* »,

exprime le chorégraphe dans sa note d'intention. Loin de ne faire que se mettre au service d'artistes venus d'ailleurs en lançant leurs invitations – ce qu'ils ont déjà fait à plusieurs reprises depuis la création de la compagnie en 1992 à Johannesburg, notamment avec Grégory Maqoma pour le fameux spectacle *Via Kanana*, et Christian Rizzo –, **les Via Katlehong provoquent chez leurs chorégraphes un déplacement passionnant**. Composer avec des danses intimement liées à l'histoire de l'Afrique du Sud, notamment au mouvement de lutte contre l'Apartheid, ne se fait pas innocemment.

Marco da Silva Ferreira et Amala Dianor font tous les deux de cette responsabilité, des questions éthiques et esthétiques qu'elle pose, une partie intégrante de leur chorégraphie. Chez le premier, cela est ténu. Cela repose essentiellement sur les regards qu'échangent, parfois, entre eux les interprètes, faisant comprendre par là qu'ils sortent de leurs pratiques habituelles, qu'ils interrogent leur geste au moment même où ils l'exécutent. **Les ruptures permanentes de la partition, où duos et solos ne cessent d'être chassés par des danses collectives, participent de la même impression**. Chez Amala Dianor, qui titre sa partie *Emaphakathini*, le métissage et ses enjeux sont formulés plus explicitement. Dans une adresse directe et une ambiance boîte de nuit, l'un des danseurs nous montre les bases du pantsula – danse sociale et contestataire née dans les années 1960-70 dans les townships d'Afrique du Sud pour dénoncer, entre autres, la corruption – autour duquel Via Katlehong a construit son identité. Il est stoppé dans son élan par un confrère : « *Amala nous a dit de commencer comme ça* », dit-il en entamant un roulement d'épaules aux accents hip hop bientôt adopté par ses camarades.

Dans les deux cas, le métissage opère. Avec Marco da Silva Ferreira, il se traduit par une énergie proche de celle du rituel, par une intensité sensible, mais contenue. Ce qui n'est pas le cas chez Amala Dianor : d'emblée, dans *Emaphakathini*, les danseurs font tout ce qu'il est d'usage pour mettre la salle en feu. Les deux courtes pièces font ainsi davantage que se succéder : elles forment un ensemble, une sorte de dialogue qui s'essaie à des formes différentes avec une joie communicative – le titre de la pièce, *Via Injabulo*, signifie d'ailleurs « avec de la joie » –, sans chercher à s'arrêter sur une seule. La danse du squelette imaginée par Marco da Silva Ferreira dans sa pièce *Brother* (2015), dans laquelle « *on pouvait imaginer des corps, dotés de leur squelette, qui dansaient et formaient des figures osseuses et aigues* », se mêlent dans sa proposition aux pas effrénés du pantsula, jusqu'à presque se confondre avec eux.

Ces jeux de jambes très caractéristiques sont toujours au cœur de la partie d'Amala Dianor. Ils se mêlent cette fois au vocabulaire urbain tirant vers le contemporain que développe le chorégraphe au sein de sa compagnie, toujours en quête d'altérité. L'évidence des deux rencontres qui fondent *Via Injabulo* tient en partie au fait que les chorégraphes invités nourrissent leur travail de langages divers. Elle s'inscrit aussi très logiquement dans l'histoire de la compagnie sud-africaine, qui, après des débuts centrés sur le pantsula, s'est ouverte à d'autres danses traditionnelles issues des cultures xhosa, zulu, sotho, ou encore à la gumboot dance, danse des mineurs. **Avec *Via Injabulo*, le pantsula poursuit son beau dialogue avec le monde**.

Auteur : Anaïs Heluin

Source : https://sceneweb.fr/via-injabulo-amala-dianor-et-marco-da-silva-ferreira-choregraphient-le-via-katlehong-dance/

Le Monde
14 juillet 2022
PAYS : FRANCE
PAGE(S) : 2

Festival d'Avignon : les danseurs de Via Katlehong mènent une virevoltante cavale

Avec « Via Injabulo », la troupe sud-africaine propose aux festivaliers, jusqu'au 17 juillet, un divertissement hip-hop de haute volée.

Avec « Via Injabulo », la troupe sud-africaine propose aux festivaliers, jusqu'au 17 juillet, un divertissement hip-hop de haute volée.

Canettes de jus de fruits ou de bière (sans alcool !) qui font pschitt, *Via Injabulo* (« vers la joie », en zoulou), de la compagnie sud-africaine Via Katlehong, remplit au quart de tour sa case et sa mission de divertissement hip-hop de haute volée. A peine les huit interprètes se plantent-ils en regardant les spectateurs les yeux dans les yeux, que ça part sec. Techniciens hors pair et tout aussi merveilleux ambianceurs, onomatopées zouloues par-ci, claquements de langue par-là, ils sont remontés, offensifs, drôles aussi, et retournent une salle comme une crêpe en la mettant toujours de leur côté.

Né en 1992, dans le township de Katlehong, près d'Alberton, ce groupe d'hommes, qui aujourd'hui accueille des femmes, entend contrer par l'art la criminalité qui sévit autour d'eux en menant un travail éducatif et social. Sous la houlette de Buru Mohlabane et Steven Faleni, il s'est fait connaître au début des années 2000, à la Grande Halle de La Villette à Paris, en posant sur l'échiquier chorégraphique le pantsula, danse urbaine protestataire aux guibolles ultra-nerveuses, née dans les communautés noires sous l'apartheid. Ce style, qui assume sa

traduction de « marcher ou bouger avec les fesses en saillie », est mixé avec des traditions xhosa, zulu, sotho… Quant au gumboot, hérité des mineurs qui tapaient sur leurs bottes en sifflant pendant l'apartheid, il transforme le corps en tambour, et ça claque !

Lire aussi : Rencontre avec Via Katlehong

Fougue des interprètes

Depuis 2002, Via Katlehong passe commande à des chorégraphes pour les mettre en scène. Robyn Orlin et Gregory Maqoma se sont livrés à cet exercice subtil de cadrer sans canaliser la fougue des interprètes. En ouverture, sur les longs élans répétitifs de la musique de Jonathan Uliel Saldanha, Marco da Silva Ferreira leur a découpé une partition au carré, *Form Informs*. Un très bel enchevêtrement d'unissons distribue les escouades de danseurs dont la gestuelle, sidérante, striée de frappes de pieds, est nouée magiquement serré.

Un très bel enchevêtrement d'unissons distribue les escouades de danseurs dont la gestuelle, sidérante, striée de frappes de pieds, est nouée magiquement serré

Les habits multicolores glissent vers le noir et blanc pour la fiesta intitulée *Emaphakathini* (« entre-deux », en zoulou), d'Amala Dianor. L'artiste français, très repéré depuis une dizaine d'années, aime à dire que le hip-hop a été *« un vrai outil d'intégration »* lorsqu'il est arrivé du Sénégal en France, à l'âge de 7 ans. Il a ici privilégié l'accroche immédiate des Via Kathlehong avec le public, tout en cherchant à calmer leur ardeur dévorante. Sur les sons emballants du DJ et performeur Thato Qofela, il aère leur gestuelle, négocie des zones d'ombre et de perplexité dans leur cavale virevoltante. Au regard du premier volet, il équilibre cette soirée courte – chaque pièce dure environ trente minutes –, qui affiche d'ores et déjà une tournée phénoménale.

Auteur : Rosita Boisseau

Source : https://www.lemonde.fr/culture/article/2022/07/14/festival-d-avignon-les-danseurs-de-via-katlehong-menent-une-virevoltante-cavale_6134786_3246.html

Via Injabulo, chorégraphie VIA KATLEHONG, Marco da Silva Ferreira et Amala Dianor à la Cour Minérale – Avignon Université, Festival In d'Avignon

Via Katlehong, joyeuse et vivifiante compagnie de danse d'Afrique du Sud, passe commande à deux chorégraphes que sont Marco da Silva Ferreira et Amala Dianor, afin d'orchestrer deux pièces présentées pour une soirée mémorable. On trouve dans ce spectacle la plus belle expérience et émotion qu'un spectateur puisse recevoir : la fureur de vivre.

Cette compagnie chapeautée par Buru Mohlabane et Steven Faleni est la référence en matière de pantsula. Danse contestataire née des tensions sociales au moment de l'apartheid, ce registre est aujourd'hui utilisé par la compagnie (nombreuse fois récompensée) comme un outil d'expression et d'émancipation adressée à la jeunesse populaire des quartiers pauvres regroupée dans les townships d'Afrique du Sud . Le mot « pantsula » signifie se dandiner comme un canard. Pour les amateurs et amatrices de cette danse, vous allez adorer ce spectacle. Pour celles et ceux qui la découvrent, il y a de forte chance que ce soit un immense et magnifique choc esthétique.

Ces huit danseurs crient la vie, la liberté et l'inclusion. Leur corps, dont la différence de carrure, de forme ou de style donnent la définition de la singularité, font l'expérience d'un métissage explosif. Leur joie d'être là et de danser, leur générosité de partage avec le public, débordent de la scène. C'est alors que nos neurones miroirs entrent en transe. On se met à

gesticuler frénétiquement sur notre sage siège de spectateur, et bien qu'au début de la représentation certains festivaliers nous murmurent à l'oreille de bien vouloir moins gigoter car tout le banc commence à trembler (comme cela s'est passé), ils basculent très vite dans cette frénésie communicative qui fait un bien fou à l'âme.

La première partie du spectacle se nomme ***førm In�ms***. Le chorégraphe portugais Marco da Silva Ferreira y explore une grammaire qui vient jouer des articulations en cascade et qu'il aime nommer « les squelettes ». En effet, on y voit des gestuelles angulaires, osseuses et saccadées qui viennent embrasser la carcasse. La musique de Jonathan Uliel Saldanha, faisant chatoyer les projecteurs, ne cesse de s'emballer et transpire le parfum de la fête.

Pour la deuxième pièce de la soirée intitulée ***Emaphakathini***, le chorégraphe Amala Dianor vient tirer chez chacun des interprètes une histoire personnelle. On sent d'autant plus les personnes singulières que sont ces formidables artistes dans la vie et qui rayonnent au plateau. Après un ballet d'entrée en scène, accompagnés de leurs glacières portatives, les danseurs ne cessent d'établir des adresses directes avec le public pour exprimer et partager ce qu'ils sont au plus profond d'eux même, ce qui les font bouger et se mouvoir.

La danse est ici hautement émancipatrice. L'énergie collective que les interprètes déploient est hors-norme. Sur-investis à trois mille pour cent, ils exécutent des pas d'une complexité redoutable, virtuoses par leur rapidité, à base de footstep, de tap dance et de gumboot (danse percussive qui fait frapper les mains sur tout ce qu'elles trouvent). Ils s'encouragent, se sifflent, paradent, se toisent, se moquent, parlent un peu, rigolent beaucoup. Leur art devient un mode de vie, une manière lumineuse et si magnifiquement affirmée d'être au monde.

Auteur : Toulouse

Source : http://unfauteuilpourlorchestre.com/via-injabulo-choregraphie-via-katlehong-marco-da-silva-ferreira-et-amala-dianor-a-la-cour-minerale-avignon-universite-festival-in-davignon/

Via Injabulo, la pulsion de vie sublimée au Festival d'Avignon - ResMusica

Invités par la Compagnie Via Katlehong, les chorégraphes Marco da Silva Ferreira et Amala Dianor enflamment la cour minérale de l'université d'Avignon avec un duo de spectacles gorgé d'énergie, de joie de vivre et de technicité.

La Compagnie Via Katlehong a été fondée en 1992 par quatre danseurs, en réaction à des violences de quartier survenues dans le *township* sud-africain dont elle tire son nom. D'abord conçue comme un collectif, elle prend désormais la forme d'une compagnie qui invite à collaborer avec elle des chorégraphes internationaux, en plus de poursuivre une mission éducative, culturelle et sociale. Une démarche politique qui trouve ses racines dans la pantsula et le gumboots, deux danses urbaines et émancipatrices nées durant l'Apartheid, que la compagnie a pour but de professionnaliser.

Après entre autres Gregory Maqoma, Robyn Orlin ou Christian Rizzo, c'est au tour de Marco da Silva Ferreira et d'Amala Dianor de recevoir une invitation de la part de Buru Mohlabane et de Steven Faleni, en raison de la grande énergie et de la puissance qui ressortent de leur travail respectif. De leur immersion dans la culture underground d'Afrique du Sud sont nées les pièces *førms Inførms* et *Emaphakathini* qui composent les deux parties de la création nommée *Via Injabulo*.

Des cuivres solennels commencent à faire raisonner leurs premières notes. Puis, les huit interprètes répartis de face sur l'ensemble du plateau entament une chorégraphie d'ensemble qui capte immédiatement l'attention du spectateur. Peu à peu, la rapidité du jeu de jambes s'accélère, en contraste avec le tempo plus lent des basses électro, qui donnent un caractère entêtant et lancinant à la création musicale de Jonathan Uliel Saldanha. Le rythme de la danse devient progressivement effréné, et des groupes se font et se défont en synchronisation avec les rectangles et les couloirs que dessinent les lumières sur le sol blanc.

Dans *førms Inførms*, Marco da Silva Ferreira a souhaité aborder sous un nouvel angle une recherche entamée par le passé sur la mémoire des corps au travers de l'exploration de la mobilité squelettique. En s'appuyant sur le travail de contorsion propre à la pantsula, le chorégraphe souhaite interroger la capacité de récupération et de transformation après avoir été sujet à une déformation. Grâce à un parcours l'ayant amené à traverser diverses danses urbaines, il parvient avec brio à conserver la spontanéité et la fougue d'une danse née dans la rue, dans un résultat où l'élan de vitalité prend le pas sur les cicatrices du passé.

Après le temps de la guérison, vient le temps de la célébration. Dans *Emaphakathini*, les huit interprètes refont leur entrée un à un, une glacière ou deux à la main, passent derrière l'ordinateur sur scène pour s'occuper eux-mêmes du mix en train de passer, et montent dans les gradins pour plaisanter avec le public. Arborant toujours des looks streetwear très travaillés, les outfits colorés et dépareillés de la première partie sont remplacés par des combinaisons individuelles de vêtements noirs, gris, blanc ou rouge. Il suffit d'ajouter quelques guirlandes d'ampoules et quelques néons colorés pour que la scène soit transformée en club où la fête s'apprête à battre son plein.

D'abord danseur hip hop, puis de formation contemporaine après un passage au CNDC d'Angers, Amala Dianor a retrouvé en Afrique du Sud une spontanéité et une joie de la danse qu'il admet avoir perdu de vue quelque temps. Son coup de foudre culturel et humain pour

Via Katlehong lui a donné l'envie d'écrire une ode au partage et à la joie de vivre, vus à travers les yeux et à l'aune du vécu de ses danseurs. Comment profiter de la vie lorsque des tensions profondes et anciennes conditionnent encore les rapports humains de tout un pays ? Comment danser lorsque les affects entre les personnes ont une influence sur l'harmonie du groupe ?

Via Injabulo est le fruit d'une grande rencontre croisée entre des danseurs, des chorégraphes, des cultures et de multiples disciplines chorégraphiques. Mais la rencontre la plus marquante est bel et bien celle qui s'est opérée entre le public et des interprètes à la virtuosité et au charisme exceptionnels. La Compagnie Via Katlehong apporte à Avignon un condensé d'optimisme plus que salvateur en ces temps tumultueux.

Auteur : Marion Perez

Source : https://www.resmusica.com/2022/07/15/via-injabulo-la-pulsion-de-vie-sublimee-au-festival-davignon/

loeildolivier.fr

PAYS : France
PAGE(S) : 4

▶ 16 juillet 2022

Ici, c'est le pantsula !

De Johannesburg à Avignon, les danseurs de Via Katlehong voyagent dans un ovni chorégraphique. *Via Injabulo* réunit autour d'eux Amala Dianor et Marco Da Silva Ferreira pour une fête de rêve.

L'énergie des danseurs de **Via Katlehong** est fulgurante comme passer des *townships* sud-africains à la scène du Festival d'Avignon**.** Depuis des années, la compagnie court les scènes internationales, s'associant à des chorégraphes invités et faisant rayonner le pantsula, cette danse née des quartiers populaires de « Jozi » dans les années 1970, devenue sur place un ciment politique et social. *Via Injabulo* est un double programme conviant la troupe sud-africaine à dialoguer avec des chorégraphes venus d'ailleurs, **Amala Dianor** et **Marco da Silva Ferreira**. Un franco-sénégalais, un portuguais, soit un double programme dont les deux pièces travaillent différemment la langue du pantsula, mais s'accordent au son de basses mastodontes.

Territoire

Tous les passages de danses populaires vers la scène risquent l'écueil du prêt-à-consommer, de prétendre donner à voir comme telle une culture née dans l'urgence sans admettre que la scène l'isole de son terreau politique et social. **Marco Da Silva Ferreira**, dans *førm In�ms*, a donc l'intuition de « déterritorialiser » la pantsula vers un endroit tiers, non identifié et neuf. Il passe pour cela par une forme de déconstruction, qui met en avant d'une part la virtuosité technique et d'autre part le caractère burlesque d'une danse dont la syntaxe chorégraphique naît dans le mime de gestes quotidiens.

Piétinant au rythme de la musique génialement texturée de **Jonathan Uliel Saldanha**, les huit danseurs dessinent les dynamiques d'une communauté en version micro. L'espace du plateau et la lumière de **Cárin Geada** participent à focaliser des concentrations au sein de cette joyeuse fête, regroupements sur un coin du plateau où figure à trois corps harponnés. Les encouragements et les exclamations joyeuses ponctuent cette fête scrupuleusement orchestrée par le chorégraphe portuguais, dans une complicité manifeste avec ses interprètes hors pair.

Bloc party

Pause, les danseurs reviennent avec des glacières à la main, qui finiront empilées sur scène. Deux d'entre eux vont distribuer des briques de jus de fruits dans les gradins. Une platine suspendue sert de setup pour un mix d'une efficacité terrassante, ainsi la bloc party commence. Avec *Emaphakathini*, **Amala Dianor**, venu du hip-hop au contemporain, fait du plateau entier un espace social — boîte de nuit, hangar ou rue, qu'importe.

Ce décor accueille une pièce incroyablement festive, rythmée par d'hypnotisants sifflets, et en même temps théorique, la nature du spectacle présenté étant mis en question dans l'écriture chorégraphique comme dans la structure. Exemple : une danseuse se détache du groupe, observe puis commence à dessiner des mouvements de danse contemporaine. D'autres commencent à suivre, opposant la courbe aux pulsations du pantsula et du gumboot — claquettes, piétinements, claques de la main sur les jambes. « *Attends, attends*, *ici, c'est le pantsula !* » interrompt l'un des danseurs, dans un clin d'œil amusé au cahier des charges.

Thulisile Binda, **Julia Burnham**, **Katleho Lekhula**, **Lungile Mahlangu**, **Tshepo Mohlabane**, **Kgadi Motsoane**, **Thato Qofela**, **Abel Vilakazi**, les huit danseurs, sont captivants d'aisance et de maîtrise, dès le sidérant solo qui ouvre *førm In�ms*. Technique et incroyablement expressive, la danse de **Via Katlehong** trouve bien sa place dans la cour minérale de l'université. Témoigner d'une danse qui est aussi un mouvement, donc une communauté, des lieux et des ambiances, tout en taillant à cette troupe de danseurs prodigieux deux pièces originales : c'est le pari réussi de *Via Injabulo*, secousse joyeuse et fédératrice qui aura laissé extatique une bonne partie du public avignonnais.

Via Injabulo ***de Via Katlehong avec Marco da Silva Ferreira et Amala Dianor***
Festival d'Avignon
Cour minérale – Avignon université
Entrée 74 rue Louis Pasteur
84000 Avignon

Jusqu'au 17 juillet 2022
Durée 1h15

førm In�ms
Direction de la compagnie Via Katlehong : Buru Mohlabane et Steven Faleni
Chorégraphie Marco da Silva Ferreira
Musique Jonathan Uliel Saldanha
Lumière Cárin Geada

Emaphakathini
Direction de la compagnie Via Katlehong : Buru Mohlabane et Steven Faleni
Chorégraphie Amala Dianor
Lumière Cárin Geada

Crédit photos © Christophe Raynaud de Lage/Festival d'Avignon

Auteur: *Samuel Gleyze-Esteban*

Source : https://www.loeildolivier.fr/2022/07/ici-cest-le-pantsula/